



Billet de Marcel Maréchal (décembre 2005)

Le Théâtre, pour quoi faire ? Et pour qui ? (À propos de la querelle d'Avignon)

Eh oui c'est bien la question essentielle, et en ce matin neigeux du samedi 26 novembre deux quotidiens parisiens reviennent sur ce problème, et par ce biais sur le fameux ou plutôt FUMEUX Avignon 2005.

Posons donc les questions.

1) Pour les uns ce sont quelques grincheux qui ont qualifié de " catastrophique désastre artistique et moral " le dernier cru d'Avignon. Et d'ajouter il y avait pourtant du public : plusieurs dizaines de milliers de personnes (une toute petite part de marché cependant comme on dirait à propos des audiences audiovisuelles). Après tant de pubs, tant de numéros spéciaux de journaux, tant de médiatisation tous azimuts, Avignon 2005 rassemble quelques milliers de spectateurs. Peut-on parler d'un succès public ? C'est un succès de routine : depuis Vilar l'institution Avignon fait le plein dans la cour d'honneur, et certains de ses autres lieux. Dans les esprits et dans les âmes, c'est autre chose !

2) D'après Georges BANU, professeur de théâtre à Paris III (*Est-il possible par ailleurs d'enseigner le théâtre, la peinture ou la poésie ? L'histoire du théâtre sans doute, mais la pratique, l'art, l'âme du théâtre cela s'apprend sur une scène au contact des textes et des publics*)

Selon ce cher Banu : " on est dans un temps de réaction au moderne... On est dans la virulence de la crispation antimoderne " Allez ! encore une querelle des anciens et des modernes. C'est neuf ! Par parenthèse, Georges Banu je l'ai bien connu quand il collaborait avec l'inventive et généreuse Kokokowski (*Koko : cofondatrice du Festival de Nancy*) à l'Académie Expérimentale du théâtre dans le cadre du théâtre du Rond Point que je dirigeai de 1995 à 2001. Et quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre, de sa propre bouche, que lui-même universitaire de théâtre venu au début des années 70 de sa Roumanie natale enseigner le théâtre aux étudiants parisiens, ignorait quasiment tout du théâtre français des années cinquante. À savoir dans le désordre : Jean Tardieu, Audiberti, Adamov, Shéhadé, Pichette, Georges Michel, Ribemont-Dessaignes, Ghelderode, Limbour, Louis Guilloux, Obaldia voire Genet et bien d'autres, et en tout cas, une ignorance totale du grand Jean Vauthier. Le théâtre contemporain pour lui commençait avec Grotowski et Kantor. Mais le théâtre français de ces années 50, avec bien sûr pour chef de file Samuel Beckett et qui a révolutionné le théâtre Européen allant jusqu'à révéler à eux-mêmes " les jeunes hommes en colère " de la dramaturgie anglo-saxonne naissante : Shisgall, Edward Albee, Pinter, Wesker, Orton... était (à l'époque de l'Académie Expérimentale en tout cas...) peu connu de notre professeur, en tout cas, tenu pour lui, sans réel intérêt. À ce jour alors le courtois Georges, avec son savoureux accent roumain, est-il le mieux à même de débattre de modernité ? Koko à mon sens serait mieux venue pour débattre de ce sujet, elle qui est une femme de plateau, et une excellente pédagogue de la " pratique " théâtrale (*j'ai pu le constater et apprécier son travail avec de jeunes comédiens au Théâtre du Rond Point*).

En réalité " Le cas Avignon " que publie Banu est sans doute une commande des deux directeurs de l'actuel Festival d'Avignon pour venir à leur secours, et à celui aussi de Jean Fabre et " du sang, du sexe, et de la pisse " que, d'après les gazettes et le public, il a répandu avec largesse sur la scène de la Cour d'Honneur.

Jean Vilar, Gérard Philippe, Daniel Sorano, Maria Casarès suaient sang et eau pour Corneille, Pichette, Claudel, Kleist... Mais c'était la sueur du plaisir, du divertir, de la séduction, bref de l'âme sans lesquels, reconnaît Bertold Brecht, " il n'y a point de théâtre ". Mais divertir n'est plus de mode et cependant selon Pascal " un Roi sans divertissement est un homme plein de misères ". Ce divertissement pascalien est l'essence même de tout théâtre. Il nous sort de nous, un instant. En ce sens il est populaire, car le théâtre qu'il soit religieux, ludique, rebelle (comme celui de Vauthier et des Elizabéthains) est par essence populaire. Populaire Sophocle, populaire Shakespeare, populaire Calderon, populaire Molière, Corneille... tous les grands textes. Cela fait peuple et antimoderne de penser cela mais c'est la vérité et la seule raison d'être du théâtre : un plaisir, un bonheur innocent et pour tous ou " pour le plus grand nombre " comme aimait à le répéter Jean Vilar. Comme l'écrit Pierre Marcabru, ce grand taster de théâtres : " Pourquoi faire du théâtre ? Et pour qui ? La réponse est simple. Pour divertir et pour tous. " La Puce à l'oreille, Tête d'Or, Le Roi Lear, Capitaine Bada sont également de son domaine... "

Dans un monde de reproduction mécanique, il est la seule source immédiate et libre d'incarnation qui demeure ". On ne saurait jouer seul sans avoir en tête le principe pascalien de divertissement. On joue

pour l'autre. Sans l'autre tout s'arrête, et le comédien n'est plus qu'un histrionnesque Narcisse devant son noir miroir. Le goût totalitaire du moderne ce n'est pas du neuf. Au XIXème siècle la star moderne Sarah Bernhardt taillait, coupait, charcutait Lorenzaccio pour le mettre à sa botte, aux mesures de sa jambe de bois (!). Le pauvre Musset n'avait qu'à la " fermer ". Copeau, Dullin, Pitoëff, Jouvet, Dasté, Gignoux, Barrault, Vilar, Planchon et même Chéreau renoncèrent à cette fasciste désinvolture. Ils se firent serviteurs des textes, en inventant sûrement d'autres angles, car toute pièce peut-être lue de différentes façons et changer d'éclairage selon l'air du temps, mais ils le faisaient sans jamais en trahir l'intention et l'esprit. **Servir un texte et non s'en servir** c'est le grand art, mais c'est aussi la quadrature du cercle ! Cette lucidité n'est plus de saison. L'époque est au " théâtre sur le théâtre " dicté par des universitaires ivres de leur savoir livresque, dirigé par des metteurs en scène- " créateurs ", petits tyrans des plateaux : des petits chefs. Alors en avant pour le Meta-théâtre. Eh bien, ce théâtre de Trissotins, de gloseurs, d'exégètes, de chefs de gare, qui méprisent auteurs et publics qu'il " crève dans son sang, son sexe, sa pisse " sa merde pour tout dire. Il ne mérite pas de perdurer, si la barre n'est pas reprise en main par des navigateurs de textes, chefs de troupes ou auteurs : comme il y eut jadis, les Copeau, Dullin, Roger Blin, Serreau, Dasté, Vauthier, Audiberti, aujourd'hui Olivier Py, Novarina, Irina Brook, Sivadier...

3) Alors la solution pour Avignon et plus généralement peut-être pour le théâtre d'art ? Pourquoi pas un arrêt définitif ? On reprend une nouvelle aventure aujourd'hui dans un lieu à inventer, en prenant le temps de la réflexion. Après tout le TNP de Vilar n'est plus. Copeau, Dullin, Pitoëff, Baty, Dasté, Blin, Serreau ont disparu leurs belles œuvres accomplies. Les Barrault sont aussi aux cieux du théâtre. Mais la totale remise en question, solution hélas peu économique en cette époque de libéralisme à tout va, est-elle possible ? Le Festival génère des bénéfiques financiers et médiatiques, pour toute une région que je connais bien et que j'aime plus que tout, des " bénéfices " non négligeables.

Alors que faire ? Sans doute refonder une vraie direction artistique (*peut-être collégiale*) : un créateur ou des créateurs assez fous pour se lancer dans la danse. Mais faut-il aller dans cette galère ? En tout cas PAS et **plus jamais**, des intendants sortis des rangs mineurs de l'énarchie et mis en place par des politiques, honnêtes certes, mais peu connaisseurs et qui ne veulent pas faire de vagues avec les médias dominants. Faire de vraies vagues cependant, justement une vraie tempête et submerger le fameux pont d'Avignon devenu si amer au compagnon du Che. Pourquoi pas un Debray d'ailleurs à la tête d'Avignon ? Il serait digne et capable sans doute de succéder à notre ami Bernard Faivre d'Arcier. Si un éventuel et prochain gouvernement avait de l'imagination, Régis Debray ferait un assez bon ministre de la Culture. Un homme de cœur, de courage qui par ailleurs vient d'écrire un petit livre utile " Sur le Pont d'Avignon ". Et je ne résiste pas ici au plaisir de citer quelques belles phrases de son texte : " Dénoncer le spectacle au nom de la vie, et opposer l'histoire vivante à ses simulacres, c'est dédouaner la fausse monnaie " proximité ", et faire coup double : assécher à la fois la vie historique et la catharsis dramatique. **TANT va le spectacle au vivant qu'à la fin il se brise** ". Ou encore : " ... si le spectacle c'est la non-vie, alors plus de spectacle et PARTANT plus de public. Tous DEDANS, plus de DEVANT. Tous acteurs, tous en scène. Que le voyeur remplace le spectateur, et si possible prière de toucher. À bas les distances ! Collons à la vie ! Rentrons dans le tableau... On vit ce qu'on joue, on joue ce qu'on vit. Tout à chaud, à vif, à cru. Reality show !!! ...la seule idiotie qui ait échappé à Rimbaud : " Il faut être absolument moderne ". C'est la devise du siècle (*le cénacle qui réunit chaque mois nos élites parisiennes et nos profs de théâtre*) et l'étendard de nos somnolences. On ne peut être que " relativement " moderne. On n'est rien du tout dès qu'on l'est absolument, c'est à dire immédiatement et instantanément. Un " **il faut devenir laborieusement moderne !** " eût été plus exact. Et qu'a fait d'autre Arthur lui-même entre Charleville et Aden ? Mais c'est notre rêve à tous : se laisser choir aux Maldives, sans Océan Indien à traverser" Le mot de la fin à notre philosophe médiologue : " Si l'œil n'a rien à écouter, il s'ennuie ". C'est bien là la seule vérité du théâtre, c'est bien dans cette parole de Debray qu'est le salut du théâtre. Sans grands textes, proférés par de grands comédiens (les fils de Cuny, les filles de Casarès) et mis en " régie " par des chefs de troupe serviteurs lucides et exigeants, la Cour d'Honneur est à restituer à la Papauté. Elle n'est plus qu'un monument historique déshabité : la cour suprême du déshonneur théâtral, et il convient de toute urgence de la laisser moisir dans ces glorieux souvenirs pour aller bravement, loin des géomètres de la culture, réinventer le théâtre des poètes. Si Vauthier était de ce débat, il s'écrierait comme le Capitaine Bada du Sang " O ma jeunesse, invente "

Marcel Maréchal



© Marcel Maréchal, Les Tréteaux de France.

TRETAEUX DE FRANCE Marcel Maréchal
Centre Dramatique National
11 rue Yvon Villarceau 75116 PARIS
Tél +33 1 45 01 91 32
Fax +33 1 45 01 69 37
marcelmarechal@treteauxdefrance.com
<http://www.treteauxdefrance.com>

